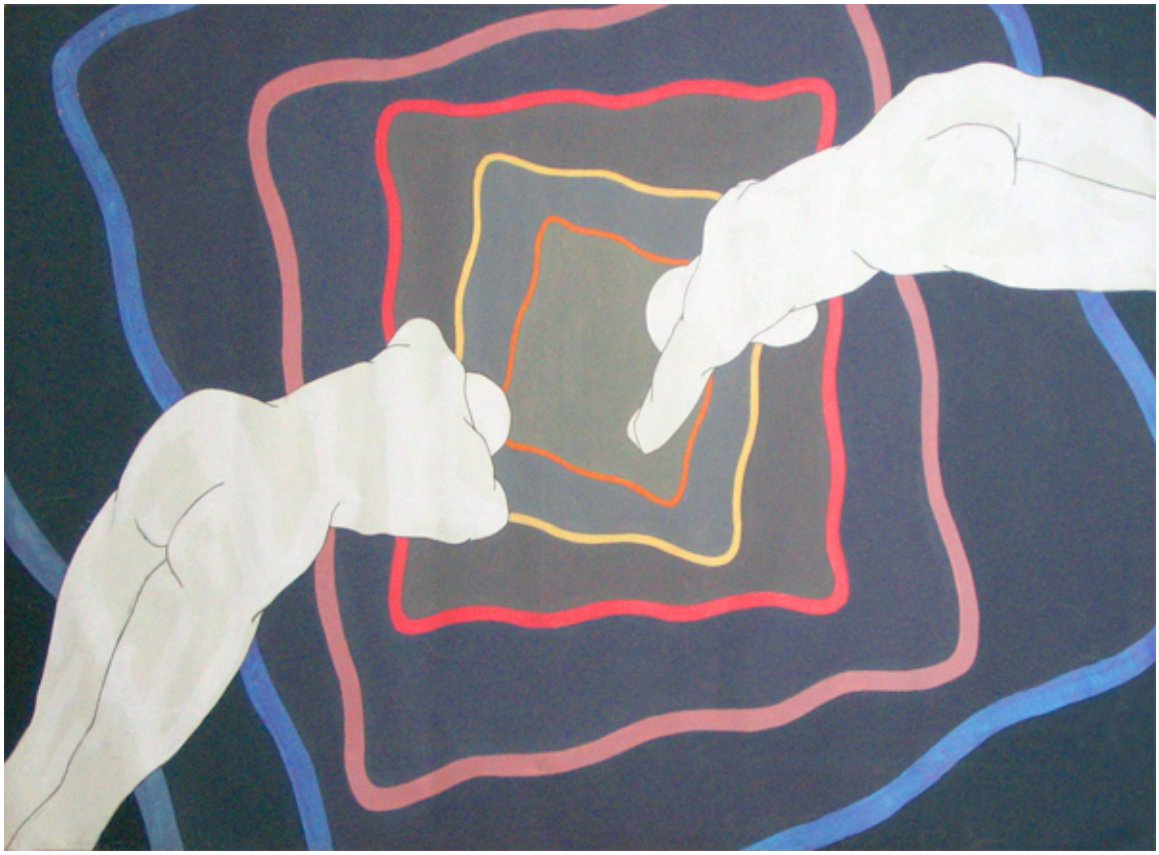
LA DERNIÈRE ŒUVRE PICTURALE DE SERGE OTIS : CHEF-D'ŒUVRE MUTILÉ ET EN VOIE DE DISPARITION



Une très grande toile est demeurée des mois, des années même, sur le chevalet solide que Serge avait construit lui-même quelques années auparavant à notre arrivée en Gaspésie dans notre maison, plus précisément dans le vaste atelier adjacent à celle-ci. Il s'agissait de la dernière œuvre de sa série *Espace*, qui en comptait plusieurs. Celle-ci était impressionnante à tous les points de vue et sous tous ses angles. Par sa dimension. Par les corps nus non plus en apesanteur et flottant paisiblement endormis dans l'espace comme dans les autres toiles de la série, mais plutôt vus de dos et happés par une force d'attraction irrésistible : un trou noir imaginaire duquel se déploieraient des spirales de couleurs là où plus rien ne devrait en principe ni se voir ni exister — bouclant de façon lumineuse la boucle d'une œuvre tout de suite reconnue comme importante, avant-gardiste, lors de la création des *Spirals unlimited-Spirales illimitées* exposées au Musée d'art contemporain de Montréal. Serge était très jeune en 1969, tout juste au début de la trentaine.

Il a d'abord créé sa série de *Fleurs*, dont une des sculptures a été exposée au Musée Rodin à Paris et qui faisait partie des collections du Musée d'art contemporain de Montréal. À la même institution figurait aussi une série sur *La famille* — ses parents, frères et sœurs, conjoints et conjointes de ceux-ci —, dont le vernissage eut lieu

officiellement à la Maison amérindienne de Mont-Saint-Hilaire au printemps 2014 avec l'entière et chaleureuse collaboration du même musée. Le mot *famille* en langue innue se dit *Kautishkuemit*.

La tête de ses fleurs a disparu. Vivement en ont surgi des *serpentins* aux lignes abstraites et dépouillées, d'une très grande beauté, œuvres épurées semblant légères, en mouvement. On ressent qu'elles ont le potentiel de se dérouler très loin, aussi bien que de s'incurver et de s'enrouler sur elles-mêmes. Une intense impression de vie et de création s'en dégage. En contemplant cette espèce de chorégraphie de la matière, non plus inerte, mais métamorphosée, le sculpteur pressent d'autres mutations : comme Rimbaud dans l'un de ses poèmes — *Les poètes de sept ans* — « pressentant violemment la voile ! » Mais chez Serge, tout est à la fois contemplation, action, voyance, harmonie, jeu, danse des formes pures et libres, à ce moment-là de sa vie. Il sculpte aussi librement qu'un enfant, tout en étant d'une très grande maturité artistique.

Jaillissent les extraordinaires *Spirals unlimited-Spirales illimitées* ! Un jeune génie, sculpteur métis et de souche gaspésienne, est tout de suite reconnu comme un grand sculpteur. Par le fait même, son art devient universel. Tout de suite après cet événement commence pour lui une période d'environ trois ou quatre ans durant laquelle il se sent perdu définitivement en tant qu'artiste. Certains connaisseurs d'art lui avaient dit qu'il ne pourra jamais aller plus loin, que dorénavant son œuvre est accomplie : ce n'était même plus la peine de continuer, tout ce qu'il ferait dorénavant serait en deçà des *Spirales*. Selon eux, il a déjà tout exprimé. On l'enterre vivant en pleine jeunesse. Ainsi a-t-il interprété leurs oracles. Il n'a plus d'atelier, n'en cherche pas, continue simplement de vivre ici et là sa bohème, dans un état intérieur de grande tristesse. D'errance. Sans qu'il y paraisse, il vit une tragédie et c'en est véritablement une pour lui ne rêvant et ne pensant que dans la perspective de créer jusqu'à la fin de sa vie qu'il désire longue et paisible sur le bord de la mer qui lui manque de plus en plus et qu'il retrouvera enfin quatre ans plus tard. Il est un amoureux inconditionnel de la vie et de l'art !

C'est dans ce tournant de son existence que nous nous rencontrons. Je résume notre conversation sur le sujet, laquelle a duré probablement deux ou trois heures. Dans une brasserie, tout en prenant une bière, je l'ai questionné : « Qui t'a dit des niaiseries pareilles, qui t'a mis de pareilles idées en tête ? » Il ne nomme personne en particulier, hausse les épaules : « Même deux très bons sculpteurs de New York en sont arrivés eux aussi à cette conclusion, imagine ! — Eh bien ! tu diras à tout ce beau monde montréalais et new-yorkais ou d'ailleurs d'aller se faire voir, que tu t'en fous, que tu vas continuer, peu importe leur avis. » Il sourit, rit doucement : « Je ne sais plus par quel bout recommencer. — En attendant que ça te revienne, dessine-moi, tiens ! Parfois je ne suis pas toujours certaine d'exister en personne. Ça me donnera le sentiment de renaître dans ton regard, ça précisera mes contours plutôt flous certains jours et ça te redonnera en un tournemain la confiance en toi que tu perdras pour de bon si tu continues à déprimer et à ne plus rien faire de ton génie. » En un éclair, son visage s'illumine : « Tu es merveilleuse ! — Je ne sais pas, mais en tout cas, une chose est certaine, tu dois t'y remettre au plus sacrant en me dessinant seulement le temps que l'inspiration te revienne entièrement et que nous ayons les moyens de te payer un atelier de sculpture. Fais ça les doigts dans le nez ! En t'amusant, comme tu l'as toujours fait le plus sérieusement du monde. Comme les enfants le font. » Et il le fait et refait ! Il redevient tout naturellement ce qu'il est, un créateur. D'un gros rouleau de papier d'emballage qu'un ami lui a donné

en cadeau, il découpe des feuilles de la dimension voulue, les scotchent directement sur son chevalet improvisé et crée spontanément plusieurs portraits et nus de ma petite personne dont il fait une géante rousse dans certaines œuvres.

Le premier portrait, il le crée pendant l'été à Grosses Roches en Gaspésie, village de pêcheurs, dans une petite cabane qu'on loue pour trois fois rien sur le bord de la mer pour un séjour d'environ quatre mois. Par les fenêtres entrent la lumière du jour, les multiples gris du ciel par temps pluvieux et qui lui inspireront plus tard ses fonds de toile de la série *Espace*, les crépuscules, le bruit des vagues sur la grève, les voix des pêcheurs partant à l'aube, revenant des heures plus tard. Vers la fin de notre séjour, on entend très fort les grandes mers d'automne frappant les grosses roches. Nous vivons pour ainsi dire collés sur la mer, respirons jour et nuit au rythme de ses marées.

Les autres portraits et nus voient le jour rue de Bullion : « Tiens ! Regarde ce nu, dit-il, s'il se levait, de sa chaise, sa tête frôlerait le plafond. » On rit. Au troisième étage de l'appartement où nous habitons, les plafonds sont très hauts. Amoureux fous, tout ce que l'on fait nous apparaît fabuleux. C'est le propre de l'amour fou d'être émerveillé de tout et de rien ! Des amis nous visitent, on échange beaucoup avec eux sur la vie et sur l'art, on rêve, vit pleinement ; de temps à autre, on fait la fête, tout le monde apportant bonne bouffe et bon vin. Serge dessine et peint, la petite Fanny, notre fille, fait de même, parfois dans sa chambre, surtout dans l'atelier de son père, il m'arrive d'écrire dans cette pièce baignée et bénie des mille et une nuances de la lumière, entourée de plusieurs grandes fenêtres sans rideaux ni stores, lieu de création ouvert jour et nuit sur le ciel et la ville, dans un immeuble à l'angle des rues de Bullion et des Pins. Après quatre ans de création intense, nous retournons vivre en Gaspésie et Serge poursuit son œuvre de toutes les façons, sculptures et toiles se chevauchant. C'est reparti ! Il ne s'arrêtera plus.

La dernière série, intitulée *Espace*, est fabuleuse, on pressent en elle des possibilités illimitées. Les années ont passé, vite, trop vite. L'immense dernière toile de cette série demeure longtemps, trop longtemps peut-être sur le grand chevalet, en fait jusqu'au décès de Serge. Chef-d'œuvre lumineux, intemporel, il peut déjà franchir non seulement des centaines d'années terrestres dans de bonnes conditions, mais des années-lumière dans un navire spatial de l'avenir. Il est permis de le croire ! Une toile donnant à rêver tous les possibles, s'ouvrant sur l'inouï qu'on ne peut qu'imaginer. Il ne s'en dégage nullement une impression sinistre ou mortifère, au contraire ! Elle inspire plutôt des merveilles, des ouvertures. Elle est un témoignage vibrant de création infinie : tout finit, tout recommence, autrement. Ces deux corps happés par l'attraction du trou noir et appelés à disparaître de notre vue ne plongent pas seulement vers la mort implacable, mais vers ce que les astrophysiciens appellent « un trou blanc », création possible de nouvelles étoiles et de la vie. Cette perspective apparaît au fond de la toile pour qui s'abandonne à sa contemplation et sait lire et pressentir le temps, non plus linéaire, mais tantôt convexe, tantôt concave, s'incurvant dans les Spirales illimitées du grand Mystère que sont l'Univers, les Univers multiples et la Vie. De la matière, de l'espace-temps comprimés au maximum de la puissance cosmique dans un trou noir, puis relâchés de nouveau des millions d'années plus tard en des rebonds et des jets inouïs de lumière par les trous blancs appelées aussi « fontaines blanches ».

Spirales merveilleuses ! On se prend à rêver follement et en vrac à des centaines, voire des milliers de ressorts, de slinky ou ondamanias géants avec lesquels les enfants adoreraient jouer. Imaginons ces jouets non seulement descendant les escaliers et les

échelles de l'espace-temps, mais les remontant comme si le temps lui-même inversait son mouvement et revenait à la source. Des idées géniales, batifolant, faisant des cabrioles entre mathématiques, physique et géométrie ! Des univers déroutants comme en dessine et en peint l'artiste Eicher. Contemplons des centaines d'univers jouets ainsi qu'il est devenu courant aujourd'hui dans le monde de l'informatique. Encore ceci, autre jeu de l'enfance d'autrefois, d'aujourd'hui, de demain : un grand ressort recouvert de tissu enfermé dans une boîte de la dimension d'une boîte de conserve, on ouvre le couvercle, le ressort se déplie d'un coup, sautant haut en l'air, retombant n'importe où, les enfants criant de joie ! J'ai pour mon dire que l'univers n'a ni commencement ni fin définitives, qu'il a du ressort à l'infini ! On peut le voir ainsi comme on peut le voir autrement, libre à chacun d'avoir une tout autre vision, une tout autre version. Ainsi va l'art universel en toute liberté et se diversifiant dans le regard de chacun et de chacune de nous tous.

Il me faut maintenant reparler de la mutilation de ce chef-d'œuvre et de sa possible et définitive disparition. Pour que si jamais, dans les prochains jours ou semaines, des experts attestent que cette œuvre unique ne peut être restaurée, elle demeure quand même à jamais gravée dans l'esprit et le cœur de ceux et celles l'aimant profondément et qui du moins en verront encore la représentation virtuelle et inspirante.

L'Amour est plus fort que la mort et tous les malheurs du monde nous tombant dessus. Il est tatoué partout sous notre peau, dans tous nos organes, dans la moindre cellule, le moindre atome nous constituant. L'Amour nous recycle dans les cycles des cycles et toutes les amours véritables finiront d'une façon ou d'une autre par se retrouver et s'étreindre de nouveau même dans la nuit la plus noire où les étoiles elles-mêmes renaissent. La dernière toile de Serge, son chef-d'œuvre, c'est le legs d'amour, d'espoir, de beauté qu'il nous a laissé et l'ensemble de son œuvre en témoigne. Chaque toile de la série *Espace* est liée à toutes les autres et à la toute dernière : à la fin, tous les corps d'une blancheur lumineuse et rêveuse, des corps rêveurs et rêvés pouvant à tout instant se changer en nuages blancs ou se volatiliser parmi les étoiles, disparaîtront à leur tour, mais, en quelque sorte, non détruits irrémédiablement, tous leurs atomes reconstitués dans les Spirales illimitées s'ouvrant sur d'autres univers tels que pressentis dans le chef-d'œuvre. C'est en quelque sorte la porte d'entrée du grand recyclage cosmique et par conséquent de tous les microcosmes. On ne sait rien, ou presque — des bribes —, et cela, depuis des millénaires, on peut bien se permettre de rêver, d'imaginer, de croire en la force de l'univers et de la vie.

Au sujet de ce chef-d'œuvre, la très grande négligence humaine de certaines personnes a contribué à sa détérioration. Moi-même, j'ai manqué de vigilance. Je ne me sens pas coupable, mais j'en veux beaucoup à mon ignorance, à mon manque de culture en matière d'art. Je n'ai pas réussi à protéger le chef-d'œuvre. Nul besoin d'avoir fait des études poussées en art pour savoir que c'en est un! Qui ne le voit pas a peut-être les yeux vis-à-vis les trous et une certaine vision normale ou ordinaire des choses quotidiennes, mais n'est certainement pas visionnaire tel que Serge l'était au plus profond de lui-même dans ses gènes, son sang autochtones. Il y a eu dans sa jeunesse cet accident de ski dans le Vermont. Pendant des heures, il avait attendu les secours qui tardaient. Il était parti seul ce jour-là, personne ne savait sur quelle pente, à quel endroit il se trouvait. En train de mourir d'hypothermie, il s'échappait de son corps, voyageant tout naturellement dans d'autres dimensions, tandis qu'il respirait de moins en moins. Au bout de plusieurs heures de recherche, on le retrouva enfin. Il était amoureux du ciel, des étoiles et de la vie

et se tenait au courant de toutes les grandes théories et découvertes scientifiques. Cet état d'esprit le prédisposait à certaines visions, une entre autres, récurrente, que je partageais inconsciemment avec lui la nuit durant notre sommeil : cet accident mortel en quelque sorte annoncé, qu'il pressentait violemment ! Je refusais d'y croire, ne serait-ce qu'un instant. Seulement un mauvais rêve, me disais-je, on le chasse dès le réveil. Ouste, fatalité! Va voir ailleurs si on y est ! Et pourtant… Personne, pas même moi, n'a pu empêcher cette moto roulant dans un bruit infernal la nuit et heurtant de plein fouet Serge debout au milieu de la rue. Serge et le jeune motard, décédés, Serge sur le coup, le jeune motard quelques secondes plus tard en attendant l'ambulance. Du moins puis-je encore faire que l'ensemble de son œuvre et ce chef-d'œuvre ne disparaissent pas entièrement et trop vite de notre vue. Même les génies, les visionnaires et les chefs-d'œuvre sont vulnérables, meurent eux aussi et ont grand besoin d'être protégés aussi longtemps que cela se peut, de sursis en sursis, car tout s'en va inexorablement.

1983 : décès de Serge la nuit du 7 juillet 1983. Le chef-d'œuvre n'a pas bougé, il est toujours dans l'atelier sur son grand chevalet. Il repose dans son harmonie, son chaos (l'accident mortel) et son intemporalité. On ne sait pas s'il est achevé ou inachevé, il y a là une sorte de flou, bien que toutes les lignes soient comme toujours d'une précision incroyable. Serge ne reprenait pas une seule des lignes qu'il avait tracées, ne barbouillait pas, dessinait d'un trait et voilà ! Comme pour les peintres chinois et japonais, chaque trait était un risque qu'il prenait. Et aussi, cela va de soi, dans l'esprit et la vue tellement précis de ses ancêtres autochtones. C'était beaucoup plus que d'avoir le compas dans l'œil, c'était faire corps avec l'œuvre en train de se faire. C'était s'oublier soi-même et devenir l'œuvre elle-même. À mes yeux, l'œuvre est à la fois tout à fait achevée et quelque part, en suspens, inachevée.

1985-86, déménagement à Montréal, rue Notre Dame Ouest, entre les rues des Seigneurs et Guy, un appartement de deux étages au-dessus d'une boutique d'antiquités. Nous y demeurons environ neuf mois. Un jour, je me rends compte que je ne pourrai plus payer encore longtemps toutes les factures, l'électricité à elle seule me coûtant très cher. Déménagement pratiquement en catastrophe, plusieurs toiles devant être vite entreposées chez des amis, dont le chef-d'œuvre. L'ami qui accepte de le prendre chez lui me dit qu'il faut enlever le faux cadre fort solide que Serge a fabriqué, qu'il roulera la toile pour la transporter dans son auto. Je ne suis pas d'accord, m'oppose vivement, crains quelque malheur, sans savoir quoi au juste. Il insiste, nous manquons peut-être de nous disputer, je ne sais plus, je suis troublée, n'arrivant pas à expliquer la peur qui me tenaille. La toile se retrouve donc quand même enroulée pendant de nombreuses années dans le sous-sol de leur maison, à lui et sa femme. Quand elle sera de retour à Montréal et déroulée à la Médiathèque GD, on constatera l'ampleur du désastre : des taches de couleurs avaient déteint et imprégnaient un peu partout le blanc des corps. J'ignorais absolument qu'une telle chose pouvait se produire. Le chef-d'œuvre a tout simplement manqué de lumière et d'air, il étouffait dans ce maudit sous-sol ! De plus, il aurait pu être protégé en perfection au Musée d'art d'Ottawa, l'une des personnes concernées y occupait un poste fort important et aurait pu aisément agir en conséquence.

Il faut être coté comme artiste, et Serge encore très jeune et encore à ses débuts comme artiste peintre reconnu commençait tout juste à avoir une certaine cote. C'est la loi du marché et elle passe avant l'Art. C'est comme ça, tout le monde le sait. Serge met du temps à le comprendre. Il n'a rien, mais là, rien du tout d'un homme d'affaires, oh

non ! La cote d'un artiste, c'est très loin de ses préoccupations, il en est à des années-lumière. Rien de mercantile ne l'effleure. Pour ces gens vivant dans l'aisance et ayant dans leur sous-sol d'Ottawa ce chef-d'œuvre, fréquentant les grands artistes et galeries d'art, faut croire que sa dernière toile, on ne peut plus visionnaire, ne méritait pas qu'on s'y attarde plus que ça. On a donc caché, oublié l'immense toile pendant des années plutôt que de l'exposer quelque part sur le mur d'une résidence, d'une galerie ou d'un musée.

Enfin ! Le mal est fait, mais j'ai été et reste profondément choquée et marquée par le fait qu'on ait traité avec autant de négligence une œuvre unique méritant toutes les attentions. J'aurais dû tout de suite communiquer avec le Musée d'art contemporain de Montréal, où elle aurait été entreposée dans conditions bien meilleures, étant donné l'admiration et le respect qu'on avait pour ce jeune artiste. J'aurais dû me fier à mon intuition, à ma première impression qui avait été mauvaise en la laissant sortir de son faux cadre. J'aurais dû HURLER pour qu'on m'entende au lieu de me plier à ce petit calcul bourgeois d'un ami tenant à sauver l'argent qu'il lui aurait fallu débourser pour un transport adéquat et pour une toile de cette envergure. Un très mauvais calcul, vu le résultat ! Une oeuvre méritant à elle seule un grand mur dans un musée, une galerie ou une résidence. Pardonne-moi, cher ami, mais ce que j'en dis aujourd'hui ne te fera pas de tort, pratiquement personne n'est au courant et toi, tu es décédé depuis. Tu es encore mon ami, mais ton idée n'était pas bonne, j'avais raison, il fallait conserver le faux cadre, ne pas le séparer de l'œuvre, donner à celle-ci de quoi respirer, de l'air, de l'espace, de la lumière et des yeux pour la voir, la découvrir, l'aimer !

Puis la vie continuant avec ses hauts et ses bas, je pensais tout de même l'œuvre en sécurité et qu'on pouvait se permettre d'attendre ce que l'avenir lui réservait. Mon idée était qu'un jour, Fanny ou moi, ou plutôt toutes les deux, nous la reprendrions de nouveau et l'accrocherions à nos murs comme auparavant. Cela n'a pas été le cas, nous n'avons plus eu les moyens d'avoir des maisons ou logements assez spacieux. J'attends des nouvelles prochaines à savoir si le chef-d'œuvre pourra être restauré ou pas. Fanny a récemment fait don à la famille Langelier Morin et Otis de plusieurs œuvres. C'est maintenant eux qui s'occupent de la suite des choses. Nous attendons, Fanny, son fils Émile et moi, le résultat de cette évaluation.

J'ai communiqué avec la restauratrice Mme Marie-Chantal Poisson au MACM. Après lui avoir expliqué ce qu'il en est, elle me dit que ce n'est pas parce que la toile a été enroulée durant des années dans un sous-sol que les couleurs ont nécessairement déteint sur le blanc immaculé des corps, mais qu'elle soupçonne plutôt un dégât d'eau ; il faut cependant voir la toile avant de se prononcer. Il me reste à faire des démarches nécessaires pour voir si le chef-d'œuvre pourra être restauré

Deux autres œuvres de la Série *Espace* ont été délibérément abîmées — cela se voit ! — les deux toiles portant une petite incision au centre de chacune d'elles, ces deux toiles, par un curieux hasard, faisant partie de celles pour lesquelles Fanny et moi nous avons posé pour Serge. Cette détérioration n'a pu se faire au cours des déménagements, tous les faux cadres étant de la même grandeur et coïncidant parfaitement les uns avec les autres et les toiles étant enveloppées de papier plastique épais et attachées, scotchées ensemble lors de leur transport. Autrement dit, aucun coin d'un faux cadre ne touchait aux toiles elles-mêmes. Et le faux cadre lui-même séparait chaque toile de l'autre. De plus, les œuvres ont été soi-disant réparées par une personne qui n'était aucunement autorisée à le

faire et qui avait été avisée de ne pas y toucher. Cette personne savait que cette opération demandait un restaurateur ou restauratrice professionnels. Il y aurait de quoi actionner l'individu en question, mais nous n'en ferons rien, pareille mesure nous entraînant dans des tracas judiciaires sur une très longue période de temps. Ce genre de tracas est compris parmi ceux qui n'en finissent plus et nous minent, ce que nous nous épargnerons!

Concernant la restauration des œuvres : à suivre…

crédit pour le photomontage : Fanny Otis

FRANCE VÉZINA,
3 mai 2017.